

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Le plaisir d'écriture**  
Extrait de *Entre la sainteté et le terrorisme* de Victor-Lévy  
Beaulieu

Victor-Lévy Beaulieu

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39942ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, V.-L. (1985). Le plaisir d'écriture : extrait de *Entre la sainteté et le terrorisme* de Victor-Lévy Beaulieu. *Lettres québécoises*, (37), 70–70.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Le plaisir d'écriture

## Extrait de *Entre la sainteté et le terrorisme*

de Victor-Lévy Beaulieu

*(Parfois, c'est nettement plus fort que moi — alors je m'assois à ma table de travail, j'oublie la fatigue et la colère, j'oublie la banale vie du banal quotidien, je me dépouille de tout le dérisoire qu'il y a en moi, comme cela est en toute bête et en toute chose, et je ne deviens plus qu'écriture, c'est-à-dire ma beauté à être, et celle de toutes et de tous — ce qu'il y a dans toute vie, même dans l'écartage momentané, ce qui vibre du fond de soi pour, sans doute, vibrer aussi dans le fin fond de n'importe quoi et de n'importe qui — ce désir de la beauté, ce désir de la tendresse, ce désir d'être dans toutes les amours afin de me retrouver habité par le souffle très grand de la vie et de la passion — et c'est alors qu'assis à ma table, mon stylo feutre décapuchonné, la grande feuille de notaire bien étalée devant moi, je me prends et me dépends à écrire, toute petites écartées, toute insuffisance écartée, pour me voir tel qu'il me semble que je suis depuis si longtemps — un faiseur de mirages, un épris de l'ensorcellement à qui les mots gras ou maigres donnent corps et lieu — on n'écrit pas, en tout cas pas longtemps, si, dans le piège qu'est n'importe quel mot, il n'y a pas ce plaisir rare de toutes les bontés, de toutes les tendresses et de toutes les amours, ce que dans la vie de tous les jours je récusais trop souvent pour n'être pas vraiment solvable, pour ne pas savoir toujours ce que je veux et avec qui je le voudrais presque désespérément — alors assis bien carré à ma table de travail, mon stylo feutre décapuchonné et le premier trait d'encre enfin établi sur la grande feuille de notaire, je me sens enfin devenir ce que je pourrais être toujours, c'est-à-dire le gonflement du présent, ce présent qu'il y a en moi et qu'il y a partout autour de moi, pour s'être abrillé si longtemps de passé et s'être projeté si souvent pour rien dans*

*l'avenir — ce qui fait que me mettant à écrire, dans la simplicité qu'est l'écriture venant de ses mots mêmes, je n'ai plus rien de moi-même et du monde à censurer — que la fulgurance du désir à faire venir, dans cette anarchie joyeuse qu'est toute création qui se veut être, en même temps, jouissance totalisante — et enfilant les mots l'un après l'autre, je me perds dans le centre du plaisir, parfois pour de longues heures et parfois pour quelques minutes, tout dépendant de ce qui s'agence dans la phrase, de ce qui de moi et des autres y vient, pour que cela vibre et me donne grandes douleurs dans le dos, avec ces nuées de papillons chauds qui virevoltent dans mon ventre, changeant la qualité de mon sang, me réconciliant magiquement avec tous les devers et tous les travers de moi-même, même quand je m'enfonçe creux dans la douleur descriptive, même quand les mots durs, obscènes ou sordides s'emparent de moi et font arriver sur la grande feuille de notaire les terribles phrases ensanglantées, ou bilieuses, ou déféquentes — c'est que je n'ai pas de parti pris quand je voyage ainsi au beau mitan de mon plaisir d'écriture puisque la beauté habite tous les mots et que, dans chacun d'eux, j'y retrouve l'urgence tranquille du désir à faire venir — c'est-à-dire encore, le prodige de ce qui se crée dans sa souveraineté orgueilleuse et vaniteuse ou, plus simplement, humiliée (alors je m'abrille de tous les péchés du monde, et je m'abrille aussi de toutes les beautés du monde, et ma main gauche se met à courir, et ma main gauche n'arrête plus de courir, et ma main gauche désamorce ce qu'il y a de pathétique dans le réel, pour mieux le défaire et le transformer dans ce grand basculement que seule l'écriture me donne pour me savoir en amour avec elle — alors je presse les mots contre*

*moi, je les embrasse et je les mords, je les tête et je les suce, et c'est tout à coup plein de poils mouillés dans le mot aisselle, et c'est tout à coup plein de salive chaude dans le mot bouche, et c'est tout à coup plein des fortes odeurs noires de la terre dans le mot cheveux, et c'est tout à coup plein de fleurs de lotus dans le mot vagin, et c'est tout à coup plein de la tendresse de la peau très douce dans le mot fesse — et je me roule dans la flanalette des mots, laissant mon désir d'eux m'approprier tout à fait pour que je n'aie plus aucune retenue, pour que je ne puisse plus me détenir, pour que tout devienne vertige et tourbillonnement du vertige — incapable, je deviens alors tout à fait incapable de juger quoi que ce soit, pas plus les mots que ma main gauche aligne sur la grande feuille de notaire que tout ce qui se passe dans les dehors du monde, mon plaisir trop grand pour que je n'y sombre pas tout à fait — et maintenant, ce sont les mots qui me pressent contre eux, ce sont les mots qui m'embrassent et qui me mordent, ce sont les mots qui me têtent et qui me sucent — aussi m'arrive-t-il d'écrire et de me sentir si bien dans la flanalette des mots que le sexe de mon corps se dresse de lui-même et se mouille joyeusement — mais cela pourrait-il se passer autrement quand on fait l'amour avec les mots et que les mots font de même avec soi, pour que le rare plaisir d'écriture se déverse partout, non plus comme manque à vivre, mais comme trop-plein du corps et de ses humeurs, afin de pacifier même par la violence tous les paysages, et leur temps et leur espace, et tout ce qu'il y aura toujours entre cela et ça?) —*

Octobre 1981